

Esperanto ? Eldorado ?

Daniel Pelligra *

Miribel !
Un nom prédestiné
pour les rencontres.

Ce parc de 2200 hectares
est un espace où se célèbre le par-
tage. On y chante,
on y mange,
on s'y raconte.

Seule l'exclusion y est exclue.
C'est de ce parc que
l'anthropologue Daniel Pelligra,
parle ici avec beaucoup de poésie.

N'est-ce pas que Miribel
rime avec mirabelle ?

Il faut s'y rendre.
c'est mirobolant !

Le Parc de Miribel-Jonage, 2200 hectares de nature préservée aux portes de l'agglomération lyonnaise ». C'est avec cette banale définition que l'on se décide un jour à aborder cet espace hors du commun. Port et base nautique, golf, centres équestres, Centre d'initiation à l'environnement, pistes cyclables, Espace multisports, prairies et clairières, restaurants et installations pour barbecues, zones payantes et espaces gratuits : jusqu'à 50.000 personnes, certains dimanches d'été, dispersées, égrainées par couples, familles, communautés, nationalités, sur cet immense domaine.

Les sportifs du matin, vélo, jogging, laissent bientôt la place aux pique-niqueurs, dont la plupart viennent des quartiers et des cités périphériques : Décines, Villeurbanne, Vaulx-en-Velin, Rillieux-la-Pape... Population bigarrée qui trouve là les espaces dont elle manque dans les logements des cités, et sans doute un peu de la convivialité du pays d'origine. Et puis, de l'avis de tous, la liberté d'aller et venir sans contrôles intempestifs.

Lieu du désenclavement, de la rencontre et du dialogue entre les cultures, « Miribel » apparaît ainsi comme un modèle, bien au-delà de l'agglomération ou de la région, comme une initiative unique, par son ampleur et par la référence permanente à des valeurs communes : éducation à la nature et au respect de l'environnement, prise en compte des règles de bon voisinage, univers festif

* Ethnologue, cinéaste.

Peuplement et Migrations

et de convivialité, absence de sollicitations à la consommation (hormis de ce que l'on apporte), loisirs et jeux spontanés.

L'association Microphone a mis en place, depuis le printemps 2008, le projet des « Chants spiraliques » qui, avec le soutien du Parc et des communes citées plus haut, se propose de recueillir chants, musiques et témoignages des diverses populations qui fréquentent ce lieu, avec, à la clé, dès la fin de l'année et au cours de la saison 2009, une installation son et vidéo qui sera itinérante.

J'ai été sollicité en tant qu'anthropologue afin de faire équipe avec Raphaël Cordray, compositeur et animateur du projet, pour assurer les interviews, puis proposer une synthèse de nos observations.

Le texte qui suit accompagnera un montage vidéo d'images impressionnistes du Parc, et sera dit par des usagers du Parc, de toutes origines.

Comme un des premiers matins du monde. Un territoire où s'aventurer, des espaces à partager, qui ne deviendront pas des terroirs. L'Indien nous délivre sa leçon : notre mère la Terre. N'effectuer qu'emprunts et prélèvements, n'installer que du provisoire, ne fixer d'habitat que transitoire, à l'image de ces pasteurs nomades qui, de saison en saison, réinventent proximités et règles de voisinage. S'adapter au relief d'un cordon de dunes ou d'un oued, là-bas, d'un bosquet ou d'un léger promontoire ici. A portée de voix, de musiques, d'odeurs aussi : cochon grillé contre viande hallal, se mêlant, au gré du vent.

Champ visuel, la tolérance de l'autre, ou l'illusion de l'isolement, Robinsons du week-end. Une cité dont les murs seraient transparents, les portes toujours ouvertes, sans autre risque d'ingérence que « - prêtez moi le sel ! » ou encore : « -mes gosses peuvent-t'ils jouer avec les vôtres ? ».

Parfois un coup de fil au bled : vous êtes où ? On ne répond pas « - au Parc de... », mais tout naturellement « - à Miribel », lieu commun sans être banal, pensé, dit, représenté sans être connu, autre phare par delà les mers, avec la Place du Pont, la Part-Dieu... Kasmet Rebbi.

L'Asie, confuse et encore imprégnée de mystère dans le regard métropolitain, les « Dom Tom » dont l'appellation résonne comme un rythme de « Tam-tam », pour entretenir encore le cliché.

Les Afrique voisines, mais également les bouts du monde, des bouts, des morceaux de monde, poussés jusqu'ici par les tempêtes de l'Histoire, les rêves de prospérité, l'envie d'une escale, d'un tremplin vers des ailleurs miabolants.

Il y a les lieux du commerce, et les lieux de l'échange. De recettes, d'idées et de projets de nouveaux rendez-vous. Et puis, inattendue, inespérée, une cueillette, celle d'une plante aux mêmes vertus que l'autre, qu'on n'a pas ramenée du pays : de Turquie, du Cambodge... Des goûts, des couleurs...

Joggers et cyclistes ou cuisiniers de plein air. Humanité de l'aube ou peuples de la nuit, siestes suspendues, du côté des Asiatiques, qui depuis trente ans - les dates sont hélás faciles à retenir - accrochent leurs hamacs et repeuplent ce coin de France demeuré jusque là en jachère, encore que l'on y cultive, discrètement, des souvenirs pour demain.

Car l'endroit serait également propice à la transmission, à la transition, d'un âge vers l'autre. Chants d'avant, nourritures d'avant, costumes d'ailleurs quand ils deviennent la tenue du loisir d'ici, regard sur la nature, éducation au respect du lieu.

Messieurs les décideurs, les aménageurs, ne changez plus rien. Laissez nous inventer ici le désenclavement de la cité, des quartiers impopulaires, le vivre ensemble, le cosmopolitisme qui fait que l'identité de

la France se reconnaîtra enfin constituée de toutes les identités, laissez-nous pratiquer le dialogue et la différence des cultures, et, en ce pays où l'on aime à distinguer la Cité de l'Etat, aidez-nous à révéler la citoyenneté de ceux qui n'ont pu - ou voulu - changer de nationalité.

Ne touchez pas au sentiment de liberté raisonnée qui nous pénètre lorsque nous posons ici nos bagages d'un jour. Invitez vos confrères des autres villes à venir chercher ici des solutions qu'ils s'efforcent constamment, souvent maladroitement, de trouver chez eux. Car si l'on distingue, d'ici, quelques barres d'immeubles des quartiers limitrophes et souvent enclavés, sachez que, depuis ceux-ci, la pensée même de l'escapade du prochain week-end nous aide à mieux vivre notre quotidien, à mieux nous représenter cette planète, invisible depuis nos murs, le reste du temps, et dont on sait qu'elle nous attend, fidèlement.

Et tant pis si certains secteurs semblent devenir parfois de petites patries : elles sont, pour une fois, sans frontières. L'Asie du sud-est...de la France ! La Réunion...de tous ceux qui revivent ici leur île, Madagascar, les Comores, les Antilles. Les Maghreb confondus en des accents franco-arabo-berbères, tous les Sud dont on n'a pas su encore exploiter la multiculture des savoir-vivre, les Orients tout proches, les Europe qui hésitent, ailleurs, à n'en faire qu'une...

Peuples de la mer, peuples des plaines ou des montagnes à l'avare ressource liquide, tous apprécient l'évidente proximité de l'eau. Une plage où il y a plein d'arbres... même si l'on hésite souvent à y dévoiler les corps : prégnance persistante des religions, sans qu'aucune célébration - hormis quelques baptêmes aquatiques sauvages - ne vienne sacrifier la nature laïque du domaine. Un domaine, où la liberté serait loi, où la fraternité serait reine, où nous serions tous égaux devant les mêmes codes de conduite.

Ah certes, quelques débordements, quelques apprentissages encore rebelles, l'inquiétude de voir les marchands s'installer un jour dans ce temple de la gratuité, quelques appropriations intempestives dont la légitimité ne tient qu'à la capacité à se lever plus tôt que les autres, voire à dormir sur place pour garder...la place.

Sans doute, quelques petits commerces clandestins...au vu et au su de tous !

Evidemment, la rencontre encore hypothétique des sportifs et des pique-niqueurs, des passants et des constants. Pas de solidarités spontanées ou artificielles entre ces publics : seulement des contacts discrets et souvent sans lendemain.

Résidences secondaires, vacances sans autoroutes, Eldorados du dimanche (1), allumer un feu pour marquer son territoire, comme jadis. Inviter ses amis lointains : aucun équivalent en France, à ce qu'on dit.

Comment traduit-on « racines » en Malgache, en Cambodgien, en Camerounais ?...

Autant de communautés, dites-vous ? Mais la communauté est-elle une réalité ?

Pourtant, il y a bien une « communauté » des usagers du Parc de Miribel-Jonage. Immatérielle, faite d'images-mouvements, de souvenirs et de projets, de découpages et de parcelles d'un jour, de passeurs de tout poil : marcheurs, coureurs, pédaleurs, agents de liaison d'un quartier à l'autre, entre ceux dont les gênes s'ancrent dans les siècles de l'histoire locale, et ceux dont la peau fut dorée par des soleils antérieurs à leur naissance. ■



Photo Hamid Debarrah